



profiter, ne rien prendre en note, s'installer dans la dilatation du temps offerte par le film. Viviane Candas parle beaucoup, et bien. C'est une fine analyste de son travail et de celui des autres : on ne la tarit pas sur Lars von Trier ou Cézanne, à qui elle consacra, en 1994, son premier film, *L'Estaque*. Puis, en 2002, ses *Baigneuses* s'étaient fait assassiner par la critique. Trop dangereux pour les censeurs (on y voyait un bébé dans un peep-show), trop irréaliste pour les branchés, qui avaient cherché du documentaire là où n'était qu'expérimentation.

Il devrait en être autrement avec cette intrigante *Suzanne*, œuvre séduisante, suspendue entre distance et chair, ludique et classique à la fois, dont la moindre originalité n'est pas de mettre en scène des vieillards en forme éblouissante, pleins de désirs et que le film n'exclut jamais, ne juge ni n'infantilise par un conventionnel renversement des rôles. Les septuagénaires de Candas sont des jeunes comme les autres, avec des amants, des livres à écrire, des amis dont se soucier. On pense souvent à Zucca, Ruiz ou Oliveira, à ces cinéastes de la présence et de l'avènement qui scotchent le spectateur à la surprise du devenir plutôt qu'ils ne le gavent de déjà-vu somnolent.

(...) Suzanne reste mystérieuse une bonne partie du temps et on ne vous raconte rien faute de tout gâcher, sinon que l'amour fleurit à chaque plan et que le récit compte deux morts et trois parties.

Que Kalfon fait rire et que Guesch Patti enchante de belles séquences au piano. Que pour Candas, le sujet de *Suzanne et les vieillards* vient moins de la référence biblique que de la tradition picturale afférente.

On est d'ailleurs étonné, en discutant avec elle, d'apprendre tout ce qu'elle a agencé dans les coulisses de ce film pourtant si peu théorique, si limpide et lisible. D'abord sur le cadrage et la cadence, qui sont en avant du récit. On le ressent sans évidemment le comptabiliser, mais le rythme du film est pensé : une centaine de plans dans les vingt premières minutes, une soixantaine en moyenne dans les trois autres bobines de vingt minutes, et sur les vingt dernières minutes, seulement seize plans. «A partir du moment où Suzanne entre dans la vie de Frank, le film se dilate en plans séquences, ce qui permet d'exprimer l'extrême prix du temps quand on vit son dernier amour.» Côté cadrage, Candas a voulu que le personnage principal soit une perspective sur le monde. «Bauchau est dans tous les plans, dans toutes les scènes. C'est lui qui mène le film par sa place dans le cadre. Il y a peu de gros plans, et quasiment pas de champ-contrechamp, parce qu'ici, la vie est convoquée en tant qu'expérience à transmettre, c'est un film sur un rapport au monde. On ne peut donc pas isoler le personnage par le gros plan.» Elle parle de morale classique parce qu'il s'agit de transmission, mais on la trouverait presque hégélienne, dans

la mesure où la conservation des valeurs n'est ici que l'occasion de les dépasser. C'est ainsi la capacité de Frank «à revenir sur ses goûts esthétiques, mais aussi à revenir sur le passé à travers la mémoire et la transmission de l'histoire de la guerre d'Algérie qui est la vie même». Le héros surmonte son destin et Suzanne est un film de relève, «antinarcissique, antinombriliste».

C'est là que se greffe le thème de la guerre d'Algérie, dont on n'avait pas d'abord vu le rapport avec le reste : «Il y a eu Resnais, Rozier, Vauthier mais, depuis les années 80, elle est passée sous silence dans tout le jeune cinéma français. Une génération a été muselée, ça ne traverse pas la mémoire, ce n'est pas vivant. Or, si l'on a aujourd'hui tous ces quadragénaires qui se grattent le nombril en se demandant pourquoi ça ne jouit pas, c'est peut-être dû à cette amnésie collective, et donc individuelle, qui fait l'extrême immaturité politique de ce pays.»

Eric Loret

Libération - 7 mars 2007

Le titre n'est pas complet, il manque les vieillards. Dans la Bible, ils contemplaient la vierge Suzanne avec une concupisance susceptible de réprobation. Dans le film de Viviane Candas, ils ont les visages plus aimables de Patrick Bauchau et Jean-Pierre Kalfon.



L'un débuta devant la caméra d'Eric Rohmer (*La Collectionneuse*, 1967), l'autre fut révolutionnaire chez Claude Lelouch (*Une fille et des fusils*, 1964) et Jean-Luc Godard (*Week-end*, 1967). Ils auront bientôt 70 ans et encadreront ici sous les noms de Frank (Bauchau) et Max (Kalfon) la figure féminine de Suzanne (Christine Citti), boulangère.

Il sera donc question dans ce film, le second de sa réalisatrice, du désir qui survit aux années et à la mort. Mais le scénario ne se résume pas à l'idylle qui naît entre Frank et Suzanne. Viviane Candas a construit un édifice étrange qui paraît tout de guingois, bondé de thèmes et de personnages. Dans cette cohue accueillante, il suffit d'un peu de patience au spectateur pour trouver sa place.

(...) Quand Madeleine meurt, Frank est tenté de se laisser aller à sa suite, jusqu'à ce que sa douleur attire l'attention, puis l'amour de Suzanne, la boulangère que son mari et son fils ont abandonnée. Cette ultime renaissance n'occupe que le dernier tiers du film, mais lui donne tout son sens. Au lieu d'incarner l'exaspération d'un désir prédateur et impuisant, Suzanne est ici la source de l'apaisement. Sa sensualité sereine, sa modeste assurance calment les tumultes hérités des guerres civiles et familiales.

Il faut avouer que l'évidence de ce parcours peine un peu à s'imposer. Il faut la conviction de la cinéaste mais surtout la grâce des interprètes pour y parvenir. Depuis quarante ans, Patrick

Bauchau est l'une des présences les plus intrigantes sur nos écrans.

Il emploie sans discernement sa formidable force de séduction chez Wenders (*L'Etat des choses*) et dans une série télévisée américaine de prime time (*Le caméléon*), dans des nanars pornographiques (*Emmanuelle IV*) et dans des films réellement provocateurs (*Twin Falls Idaho*). Cette fois il est quasi olympien, dans son charme et dans ses colères, tout en prêtant à son personnage de vieux sage juste assez de fatuité pour le rendre humain.

Jean-Pierre Kalfon en roué qui refuse de renoncer aux plaisirs adolescents de la séduction est un parfait faire-valoir, mais il faut l'apparition de Christine Citti (c'est la deuxième fois en quelques mois, après *Quand j'étais chanteur*, que l'actrice trouve l'occasion de donner sa mesure) pour que ce film étrange (non parce qu'il cherche à l'être, mais simplement parce qu'il ne ressemble à aucun autre) se hisse à la hauteur de son ambition.

Thomas Sotinel
Le Monde - 7 mars 2007

ENTRETIEN AVEC VIVIANE CANDAS

Pourquoi avoir choisi le prénom Suzanne pour le titre ?

Je l'ai choisi en référence au texte biblique «Suzanne et les vieillards». L'histoire de Suzanne, qui forme le chapitre 13 du Livre

de Daniel, décrit le désir éprouvé par des hommes âgés pour une voluptueuse jeune femme. De nombreux tableaux ont été peints autour du thème de Suzanne. On y voit la jeune femme épiée par un ou plusieurs vieillards alors qu'elle prend son bain. La Suzanne de mon film est pareille à celle du mythe, innocente et généreuse à la fois.

Justement, vous avez choisi une comédienne très belle et avec des formes...

Oui, la comédienne qui joue Suzanne, Christine Citti, exprime tout à fait cette générosité. Dès qu'on la voit à l'écran, elle irradie l'image. Même si elle est encore en retrait dans la boulangerie, on sait que c'est elle qui va bouleverser la vie de Frank. Et au fur et à mesure qu'elle entre dans la vie de Frank, cet éclat dépeint sur lui et lui redonne le goût de vivre.

Comment avez-vous pensé à Patrick Bauchau ?

En cherchant un acteur de sa tranche d'âge, je suis tombée sur son site internet. J'ai été séduite par le fait que c'est un homme de lettres, comme mon personnage, et par sa monogamie aussi (il est marié à la même femme depuis plus de 50 ans). Je me suis dit que c'était l'interprète idéal pour Frank. Je lui ai envoyé le scénario par mail et il a tout de suite accepté. Comme il était engagé sur une série à Los Angeles, il n'est arrivé à Paris que la veille du tournage.



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

Dans votre film, vous évoquez des sujets tabous : la guerre d'Algérie, le deuil, l'amour et la sexualité après 60 ans...

Le tabou sexualité/troisième âge, c'est vrai que c'est très violent. Il y a une espèce de candeur qui pousse à croire que la sexualité, c'est la découverte de la sexualité chez des gens qui ont entre 15 et 25 ans, qu'on arriverait à l'apogée à 40 ans, qu'à 50 ans, ce serait déjà le déclin et qu'à 60 ans, on n'en parlerait plus ! C'est totalement faux. Evidemment, la sexualité a des rythmes différents, mais elle continue à se développer jusqu'au bout. La frénésie n'est peut-être pas la même, mais elle est plus en plus forte, je vous dirai ça quand j'aurai 70 ans ! Mais en tout cas, ce que j'entends autour de moi, c'est que les sentiments amoureux sont les mêmes pour les gens qui sont restés vivants.

Surtout que l'on a de nouveau 20 ans lorsqu'on est amoureux...

On a 20 ans parce qu'on a le cœur qui bat, peut-être. C'est ce que m'avait dit une amie de ma grand-mère qui a rencontré son quatrième mari vers 68 ans : «Quand j'avais rendez-vous avec lui, j'avais le cœur qui battait comme à 20 ans». C'est quand même très joli à entendre. La dernière réplique du film, qui est «J'ai 70 ans, je vis mon dernier amour et quand vous aurez mon âge, vous verrez que le dernier amour c'est le plus beau» m'a été directement inspirée par une cinéaste de la Nouvelle Vague du nom de Paula

Delsol que j'ai rencontrée il y a une dizaine d'années. Un jour, à l'époque de la sortie de mon précédent film, elle m'appelle et me dit : «Je n'ai pas le temps de te voir. Tu comprends, j'ai 72 ans et je vis mon dernier amour. Et quand tu auras 72 ans, tu verras que le dernier amour, c'est le plus beau !». J'ai trouvé ça tellement extraordinaire que j'ai repris la réplique. Je lui rends hommage à travers le film.

Justement, quels sont les cinéastes qui vous ont le plus inspirée, en particulier pour ce film ?

Je ne sais pas quoi vous dire. Le cinéma qui m'a beaucoup marquée pendant mon enfance et mon adolescence, c'est le cinéma italien. Il m'a plus marquée que le cinéma américain. J'aime beaucoup le cinéma russe aussi. Je pense qu'il y a un langage particulier pour chaque film. Les gens qui aiment ce que je fais, en général, ils disent : «Tiens c'est original, on n'a jamais vu ça». Je crois qu'il y a une écriture à trouver pour chaque film qui se joue entre le cadre, l'image et la cadence. Ce que je considère comme réussi dans *Suzanne*, c'est la cadence ; c'est la façon dont au fur et à mesure que Suzanne entre dans la vie de Frank, le temps se dilate.

Et pourquoi avoir attendu 45 minutes de film avant d'introduire l'histoire entre Frank et Suzanne ?

Parce qu'il fallait installer une vie dans laquelle on le voit évoluer. Que cette vie s'interrompe

brutalement lorsqu'il perd sa femme. Il ne supporte pas la perte de sa femme. Il va habiter chez son copain qui est un coureur de jupons mais il n'est pas mieux que chez lui. A la suite de l'incident au manège, il décide d'aller chez sa fille. A cette occasion, il replonge dans un deuil plus ancien et beaucoup moins normal et acceptable que la mort de sa femme ; et c'est sa capacité à mobiliser sa mémoire et à revenir sur ce deuil qui réactive les formes de la vie chez lui. Il est capable de rencontrer Suzanne parce que tout ce travail de deuil a été fait. (...)

Propos recueillis par
Marion Batellier
www.commeaucinema.com

FILMOGRAPHIE

Court métrage :	
L'Estaque	1994
Longs métrages :	
Les baigneuses	2002
Suzanne	2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Fiches du cinéma n°1856/1857